



GABRIEL W. ELIANE

**DES NOUVELLES  
DE G. WEIRDO**

Gabriel W. Eliane

Des nouvelles  
de G. Weirido

© Gabriel W. Eliane, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1450-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## *Épisode I*

## I.

Un épais tapis de braise chauffe la pièce. J'observe ma mère installée devant la cheminée. Son regard vide reflète les abysses profonds dans lesquels elle s'est enfoncée. Elle est chaque jour plus absente. La dépression qui la ronge depuis des années a englouti la lumière qui brillait autrefois dans ses yeux. Ses forces la quittent. Elle habille ses maux d'un voile de pudeur et revêt de fragiles sourires pour sauver les apparences lorsqu'elle s'adresse à moi. La peau de son corps tout entier, fine et glabre, dessine une ossature pointue sous son visage décharné. L'épiderme de ses joues, sec et rougi, s'effrite. Quelques cheveux clairsemés, gris et longs, subsistent encore sur son crâne. Je ne sais rien des drames qui l'habitent, des monstres qui l'ont plongée dans les abîmes. Avachie dans son fauteuil devant la télévision le plus clair de la journée, elle tient fermement la commande entre ses doigts livides. Je l'ai vue dépérir, s'enfonçant dans une léthargique indolence, année après année. Le temps a filé sans que je n'aie jamais su comment lui venir en aide. Seule la tendresse qu'elle me voue depuis toujours semble intacte. Elle m'adresse un rictus aimant en guise d'excuse pour agrémenter ses réponses laconiques. Tenir une discussion requiert un effort auquel elle a perdu goût. Je lui fais un brin de lecture pour combler la profondeur du vide qui nous sépare. Chaque fois que je lui rends visite dans cette vieille bicoque, je la retrouve plus affaiblie. Je l'interroge.

« Paul est passé te voir ? »

Elle pince les lèvres et pousse un soupir à peine perceptible. Ses paupières se ferment. Je déroule une couverture de laine chaude sur ses jambes maigres. Paul, mon frère, son premier fils, qui a disparu des années durant, est reparu depuis un peu plus d'un an. Il me rend visite régulièrement mais, pour une raison que je ne m'explique pas, il se refuse à passer du temps avec notre mère. Dix ans plus tôt, lorsqu'il est parti, notre mère était alors gravement malade. Il n'était plus là pour me déposer à l'école, m'y récupérer, me donner le bain, me faire dîner, me coucher, me lire des histoires, m'emmener au parc. Il n'était plus là pour

s'occuper d'elle. Le plus souvent, il semblait absent, parfois distant. Pourtant, sa dévotion à mon égard l'obligeait jusqu'à l'histoire du soir. Parfois même s'endormait-il à mes côtés. Il s'est émancipé dès qu'il a eu seize ans. Elle l'a laissé partir sans réagir. L'espace d'un instant, elle a ressenti un soulagement, avant de s'effondrer de chagrin. Puis, les semaines passant, quelque chose s'est réveillé en elle, un sursaut de vie fragile. Elle s'est davantage occupée de moi. Elle n'en avait pas la force physique, mais elle n'avait plus le choix.

J'observe ma mère, fluette et fragile. Le feu crépite. Je contemple le ballet des flammes et son théâtre d'ombres, hypnotique. Il faut que je rentre chez moi.

Les premières tiédeurs du printemps s'engouffrent par la fenêtre. Je descends à toute allure la N118. Je pense à toi, Germain Weirido. Toi que Paul a mis sur ma route, l'année dernière, peu ou prou lorsque j'engageais mes travaux de recherche pour écrire mon premier roman. Paul m'avait fait le plaisir d'une visite surprise, portant sous le bras un cartable volumineux. Nous nous sommes assis autour d'une tasse de café. Il a posé un dossier sur la table et a fait défiler sous mes yeux des dizaines d'articles de journaux qui traitaient l'affaire « Germain Weirido ». Il a refermé le dossier, a posé la main droite dessus avant de m'adresser avec un sourire enjoué que je ne lui connaissais plus : « Gabriel, le voilà, ton premier sujet d'écriture ! » Et il a filé sans un mot de plus. Je pense à toi, Germain Weirido, qui me contes ta vie depuis un peu plus d'un an maintenant. Je t'écoute inlassablement, chaque semaine. Tu ne m'épargnes rien des grâces qui t'ont frappé jusqu'aux plus sombres moments de ton existence. Je bifurque sur les quais, direction Montparnasse. Je remonte la rue de la Convention puis la rue Castagnary. J'y habite un studio perché au huitième étage qui surplombe les voies ferrées. Vingt-trois heures. Je continue de coucher ta vie sur papier, rencontre après rencontre, essayant de n'omettre aucun détail. Le temps me manque pour mes recherches. Je me repasse nos enregistrements. Je m'étonne chaque fois tant du calme qui t'assiège que du choix de tes mots. Lorsque tu me contes ton histoire, ta voix, rocailleuse et profonde, occupe tout l'espace. Le plus souvent, Paul se joint à moi pour t'écouter.

*Depuis qu'elle n'est plus là, je suis un frêle esquif, une ombre abîmée, une coque vide qui dérive sans cap. Depuis ce jour, je suis devenu quelqu'un d'autre. Autre chose. Une ombre... La nuit venue, le noir envahit la pièce et laisse*

*apparaître, tapi dans les ténèbres, ce grand-père au regard bleu placide qui me glace le sang...*

Je te dessine, en t'écoutant, de nouveaux traits. Ces derniers mots, dénués de la moindre tonalité, ont eu une résonance singulière. Tu t'es ensuite enfermé dans un profond mutisme. Les portes de l'institut carcéral se sont refermées derrière moi.

J'observe le ballet des trains depuis mon balcon. Ils sifflent des symphonies métalliques dès 6 heures chaque matin jusque tard dans la nuit. Le crissement des freins sur les roues, le martelage métronomique des roulements sur les jointures des rails, les klaxons hurlants des locomotives. Je m'endors dans ces ritournelles ferroviaires.

## II.

Je me remémore notre première rencontre, Weirido. Ce matin-là, je me lève tôt, je n'ai quasiment pas fermé l'œil de la nuit. Je vais franchir pour la première fois les portes d'un pénitencier. Je ressens de l'excitation et de la peur mêlées qui m'assaillent et me serrent la gorge. Je pénètre l'enceinte. Je parcours les couloirs qui distillent un mélange de salpêtre et de transpiration. L'endroit est sombre. Je marche dans les pas du gardien. J'entends ici des cris de rage, là des insultes. Ce chemin de croix paraît interminable. J'entrevois enfin la lumière au fond du couloir. J'entre dans une petite pièce qui semble faire office de bibliothèque. Toi, Germain Weirido, tu es assis au centre sur une chaise, tes mains sont arrimées à un anneau en métal. La table elle-même est scellée dans le sol. Tu portes une barbe grise sous tes pommettes saillantes. Tu as les traits fins, un nez romain, un visage symétrique et des cheveux mi-longs, plaqués en arrière. Ta face se tourne vers moi dès que je mets un pied dans la pièce. Tu me déshabilles du regard et plantes tes yeux bleus perçants dans les miens. Le gardien me montre une ligne au sol, la ligne à ne pas franchir, avant de prendre congé. Je m'assieds en face de toi. Je regarde tes chaînes, tes bracelets pour évaluer la distance qui nous sépare puis je recule de cinquante centimètres derrière la ligne rouge pour me mettre à l'aise.

« Qui es-tu ? »

Ta voix est grave et profonde. Je prends une minute pour considérer l'homme qui se tient face à moi.

« Je m'appelle Gabriel.

— Qu'est-ce que tu m'veux ?

— Écrire votre histoire.

— Écrire mon histoire ? »

Tu poses un regard évaluateur sur moi, dans un long silence.

« Tu te fous de ma gueule ? Quel âge as-tu p'tit ?



— Vingt-six ans.

— Vingt-six ans..., souffles-tu en retour. Pourquoi tu veux écrire mon histoire ?

— Il y a quelque chose que je dois comprendre... je ne sais pas encore quoi.

— Y sait pas encore quoi..., marmonnes-tu dans ta barbe. Tu f'rais mieux de choisir un autre détenu, y a rien à comprendre, p'tit.

— Je m'en fous des autres détenus, c'est vous que je suis venu voir.

— Pourquoi moi ?

— Je vous l'ai dit, je ne sais pas encore.

— TU VAS M'RÉPONDRE BORDEL ! POURQUOI MOI ? » t'emportes-tu en hurlant.

Je suis fasciné par cette colère qui a pris corps en toi en l'espace d'une demi-seconde. Elle t'a animé comme si une décharge électrique t'avait traversé. Je me lève et m'approche de la lucarne pour prendre mes distances. J'avance la tête pour observer les détenus dans la cour. Le soleil brûle mes iris. Je tourne la tête vers toi. Tu sembles perdu dans tes pensées, transféré dans un autre bloc. Je t'interromps dans tes songes.

« Vous avez raison de vous emporter. Je veux dire... Je le comprends. Mais je n'ai pas plus d'explications à vous donner. J'attendrai que vous soyez prêt. »

Je plie mes affaires consciencieusement, je m'apprête à quitter la pièce.

« Attends !

— Oui ?

— Je pense pas être jamais prêt, tu sais.

— Appelez-moi », te dis-je en soutenant ton regard avant de toquer à la porte pour faire signe au gardien.

Tu as finalement accepté. Nos premiers entretiens ont été laborieux. Je voyais un animal se dresser face à moi. Un sauvage dont la grossièreté était sans limites.

Tes propos étaient si vulgaires et imagés que j'avais l'impression que tu me montrais ton anus. Je t'observais, nauséeux.

« Tu veux écrire mon histoire ? Ben ferme ta gueule et écoute ! »

Au fil de nos rencontres, j'ai fermé ma gueule. Je t'ai écouté. Tout n'était qu'ombre au début. Puis, petit à petit, la lumière a reparu. Tu t'es livré davantage. Tu es allé puiser au plus profond de tes souvenirs. Tu m'as raconté la mer et ses embruns, tes saisons, tes orages. Il y avait encore une part d'être humain qui subsistait en toi. Une part de vie...